

Vendredi 2 février 2018

## ***FÊTE DE LA PRÉSENTATION ET DE LA VIE CONSACRÉE***

*He 2, 14-18*

*Psaume 23*

*Lc 2, 22-40*

« Imaginons une grande ville, le soir : les rues sont éclairées par des milliers de lampes ; dans les magasins, dans les bureaux, l'activité continue comme en plein jour. Avec la lumière, la force et la chaleur : par le courant qu'elles reçoivent, les usines travaillent, les machines tournent. Dans les foyers, le même courant permet de préparer les repas. Toute activité cesserait si le courant n'arrivait plus jusqu'à la ville, mais tant qu'il arrive, tout est vie, tout est lumière.

À des dizaines de kilomètres de là, dans une gorge perdue de la montagne, voici un torrent, un barrage, et, au pied du barrage, une centrale. C'est une grande salle silencieuse et obscure. Une rangée d'énormes machines, comme des tours ou des bourdons de cathédrales, tournent sur elles-mêmes. Ce sont les génératrices. Leur construction est si parfaite qu'aucun bruit ne révèle leur mouvement. Seules les ampoules de quelques lampes témoins indiquent que tout marche. Pour le reste, pénombre, silence, solitude. Le seul point éclairé est, dans un coin, un petit pupitre sur lequel sont alignés des cadrans, des manettes. Devant ce pupitre se tient un homme. Que fait-il là, dans cette solitude, dans ce mystère ? Il met en marche ; il distribue ; et pour cela, il veille.

Or, cet homme, là-bas, ne doute pas de son rôle. Il sait pourtant que la lumière et la force, qu'il répartit au loin, ne viennent pas de lui ; il vit trop près du torrent pour se méprendre. Il sait que la puissance réside dans le torrent et qu'il n'a, quant à lui, qu'un rôle d'intermédiaire. Mais, de ce rôle, il a pleine conscience. Les exigences mêmes des gens de la ville l'obligent à en prendre conscience : si la lumière et la force cessaient un instant de leur arriver, ils n'accuseraient pas le torrent ils accuseraient les veilleurs de l'usine : « Une coupure, encore ! Qu'est-ce qu'ils font donc là-bas ? »

Aussi, ces hommes qui veillent là-bas savent-ils que leur présence près du torrent est nécessaire. Leur action cachée est un service ; et il leur suffit de l'avoir compris pour garder la certitude de sa noblesse, et pour en accepter l'austérité. Fidélité dans la solitude, vigilance dans la nuit. »

Certains d'entre vous auront peut-être reconnu, dans ce beau texte que je viens de lire, une parabole de ce grand priant qu'a été le Père Jérôme, moine cistercien de l'abbaye de Sept-Fons. À l'heure où le Pape François vient de proclamer martyrs les sept moines cisterciens de Tibhirine, dont notre blésois Christophe Lebreton, il est utile de relire cette méditation sur la vie consacrée à Dieu, que le Pape Pie XII, en canonisant sainte Maria Goretti en 1950, a eu l'audace d'appeler « un martyr lent et prolongé ». Je le cite :

Assurément, nous ne sommes pas tous appelés à subir le martyr ; mais nous sommes tous appelés à posséder la vertu chrétienne. Mais la vertu exige de l'énergie... Elle réclame de notre part une activité persévérante, attentive, qui ne devra jamais se relâcher jusqu'à la fin de notre vie. C'est pourquoi on peut parler d'un *martyr lent et prolongé*, auquel nous incite cette affirmation divine de Jésus-Christ : « *Le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui s'en emparent* » (Mt 11, 12).

Il est paradoxal de parler de violence et de faire l'éloge des violents pour illustrer le martyr, qui consiste précisément à subir la violence en refusant de la pratiquer. Mais la violence dont il s'agit ici n'est pas de même nature. Elle consiste à emprunter avec détermination un chemin de vie radical à la suite du Christ pour *témoigner* qu'il est digne d'être aimé plus que tout. Le mot « martyr » est ici référé explicitement au témoignage, à l'attestation que le Christ est

tout. Je voudrais citer ici une belle réflexion de saint Jean-Paul II à propos des moines et de la vie monastique :

*Il faut des existences qui clament silencieusement la primauté de Dieu.  
On veut des hommes qui traitent le Seigneur en Seigneur,  
Qui se dépensent dans son adoration,  
Qui s'enfoncent dans son mystère,  
Gratuitement et sans aucune compensation humaine,  
Pour attester qu'il est l'Absolu.*

Il est clair qu'une pareille décision de vie, pour être crédible, ne peut pas être provisoire. Elle doit embrasser toute l'existence, jusqu'à la mort. Dès lors, la grande question est la suivante : « est-ce que je vais pouvoir *durer* dans ma décision ? » Cette question rejoint une des grandes fragilités de nos contemporains, en même temps qu'elle rejoint l'évangile de cette fête.

Qu'ont fait, en effet, le vieillard Syméon et la prophétesse Anne ? Ils ont *duré* dans l'attente du salut. Là où tant d'autres s'étaient découragés, là où le peuple avait failli et renié l'alliance, ils étaient là, dans le Temple, attendant l'improbable, et pour certains l'impossible. Ils ont duré dans l'attente, comme le veilleur attend l'aurore, comme le serviteur attend le retour du maître, prêt à lui ouvrir quand il frappera, comme les dix jeunes filles attendent l'Époux avec leurs lampes.

Durer dans l'attente, sans se décourager, mais en gardant bien vive la flamme de l'espérance, ce fut la mission de ces pauvres et de ces méprisés d'Israël qui pouvaient reprendre à leur compte les paroles du psaume : « *Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aurore, mon âme a soif de toi* ». Ce fut l'attitude des justes, celle d'Élisabeth et de Zacharie, celle d'Anne et de Syméon, qui guettaient dans la nuit les premiers rayons du soleil levant venu visiter ceux qui habitaient les ténèbres et l'ombre de la mort.

Le Seigneur Jésus lui-même, Lumière des nations, devait un jour apprendre à durer dans l'attente : attente de sa vie cachée pendant les trente années de Nazareth, attente du feu qu'il était venu allumer sur la terre, attente de l'Heure du Prince des ténèbres et de sa glorification, attente du traître venu se saisir de lui dans le jardin de Gethsémani, attente sur la croix de la réponse du Père à sa prière pour tous les hommes, attente de l'aube pascale dans la nuit du tombeau. Et aujourd'hui encore, il attend, jusqu'à que ses ennemis soient placés comme un escabeau sous ses pieds, et qu'il puisse remettre entre les mains de son Dieu et Père un règne sans limites et sans fin.

Mais le Christ ne veut pas être seul dans son attente. La vie baptismale, et son état de fusion qui est la vie consacrée, associe étroitement à son attente cette portion de l'humanité qui, déjà, croit en Lui : c'est pourquoi, selon le mot de saint Jean-Paul II, elle « constitue *une mémoire vivante du mode d'existence et d'action de Jésus* comme Verbe incarné par rapport à son Père et à ses frères, [la] tradition vivante de la vie et du message du Sauveur » (*Vita consecrata*, 22). Lui, Jésus, qui n'a pas obtenu de ses disciples qu'ils réussissent à veiller une heure avec Lui, il leur demande et nous demande jusqu'à la fin du monde de rester avec lui pour veiller et prier. Ainsi sa veille se poursuit et devient aussi la nôtre. Nous attendons Celui qui est venu et qui reviendra. Nous sommes dans la dernière nuit qui nous sépare de l'aube après laquelle il n'y aura plus de soir, à la porte même du banquet des noces, et l'Esprit soupire en nous après le moment où cette porte s'ouvrira.

Veillons donc, veillez donc, chères Sœurs et chers Frères, et aidons-nous les uns les autres à tenir nos lampes allumées, jusqu'au moment où retentira le cri attendu :

*Voici l'Époux qui vient, allez à sa rencontre !*